

Las... Il y a loin de la coupe aux lèvres. L'un de ses amis vient justement de sortir, l'autre est à la campagne pour huit jours, le troisième est en conférence et prie de repasser. Chez celui-ci, on n'ouvre même pas ; chez cet autre, on s'entend dire que monsieur est occupé et qu'il faut attendre.

Le pauvre Frère tourne et retourne, fait des pas inutiles, monte des étages, se morfond dans des antichambres. A la fin de l'après-midi, il compte ses offrandes. Il a tout juste recueilli neuf cents francs.

Le lendemain matin, grande est son envie d'aller compléter cette somme. Ne faut-il pas cependant assurer comme d'habitude le service de toutes ses œuvres ? Chaque chose en son temps. Pour le premier jour, c'est un échec et, fidèle à sa résolution, Fr. Anselme avale après déjeuner son vilain café noir sans sucre.

Il repart, mais son pas est moins décidé. Il est encore fatigué des courses de la veille, et puis, où aller ? Il a épuisé hier les meilleurs, les plus généreux, que vont donc lui donner les autres ?

D'un coup d'épaule, il remonte sur son dos un sac imaginaire et, arborant un large sourire de circonstance, il continue sa ronde autour des bourses charitables.

Piteux résultat. Sa deuxième tournée lui donne cinq cents francs. Juste la moitié de ce qu'il faut. Son café lui paraît plus amer que la veille.

Il tente les grands moyens. Il connaît en ville quelques personnes assez difficiles à aborder, mais qui donnent gros. A force de patience et de ruse, il réussit à s'introduire chez quelques-unes. Il plaide avec chaleur. Il l'emporte. Pas tout à fait, car ce soir, il lui manque encore cinquante francs pour faire son billet de mille. Son café reste amer, très amer.

Le quatrième jour, c'est l'effondrement. Satan s'est alarmé de son quasi-succès d'hier. Dans l'après-midi, il fait dix visites inutiles, attend une heure et quart chez un bourgeois qui finit par le faire éconduire et use de toutes ses forces à essayer d'attendrir un ladre qui, l'ayant patiemment écouté, le renvoie avec force compliments et cents sous.

Deux cents francs pour cette journée :

— Ah ! café, café sans sucre, comme tu es donc exécrationnel...

Pourtant, il est dur de penser que par manque de cet argent les catastrophes promises à l'œuvre vont survenir et que c'est sa faute à lui, Anselme maladroit, paresseux, gourmand, indigne d'émouvoir le cœur de son prochain.

Fr. Anselme se lève à des heures invraisemblables et se couche si tard que soir et matin se rejoignent presque autour de sa nocturne oraison. Il ne mange plus, ne dort plus, maigrit encore s'il est possible. Il traîne la

jambe et se voûte. Sa main tremble quand il veut sonner. Rien qu'à son coup de timbre, on dit :

— Ça doit être un mendiant.

Et l'on ajoute :

— Dites que l'on ne donne pas.

Et sa souscription dégringole.

Cent quatre-vingts francs, le cinquième jour, cent trente-cinq le sixième. C'est la débâcle.

Plus qu'un jour. Il manque plus de quatre mille francs. Tout est perdu.

Il faut pourtant faire son devoir jusqu'au bout. Si l'on n'a pas sauvé l'œuvre, on aura du moins maté la paresse et douché la gourmandise. Autant de pris sur l'ennemi.

Vers le soir, ayant ajouté cent francs à son maigre butin, Fr. Anselme revient navré vers son logis.

Il passe devant l'immense usine de M. Zender.

D'habitude il passe sur le trottoir d'en face. Il y a là quelques mauvais gars qui font exprès de s'étaler sur le trottoir pour gêner son passage et qui lui disent des grossièretés. C'est qu'ils savent le patron bien peu clérical et qu'ils forcent la dose par basse courtisanerie.

A cette heure, l'usine est fermée. Rien à craindre. Les ouvriers sont dispersés, isolés ; ce sont pour la plupart de braves gens. M. Zender doit être parti pour sa somptueuse villa. En voilà un qui pourrait donner s'il le voulait.

— Mais, ouiche, pas un franc, pas un sou, murmure Fr. Anselme.

D'un coup d'œil, il inspecte les beaux bâtiments qui représentent tant d'argent.

Or, juste devant lui, une fenêtre est éclairée. A côté, une porte avec une plaque : "Bureaux".

Comment Fr. Anselme a-t-il sonné ? Il ne s'en est pas rendu compte lui-même. Une idée subite. Pas même. Une réflexion... ou une inspiration.

La porte s'ouvre. Une voix crie du bureau à côté : "Entrez", et rougissant, le pauvre Frère se trouve dans une pièce éclairée *a giorno* en face d'un homme aux traits durs, à l'œil sévère, M. Zender lui-même, en parsonne.

Un sourire qui paraît cruel joue sur les lèvres de ce dernier. Il a compris l'émotion du visiteur et s'en amuse. Il se plaît à la prolonger :

— Enfin, Monsieur, me direz-vous pourquoi vous avez sonné chez moi à cette heure ?

Le Frère, debout, poussiéreux, suant, recru de fatigue, tourne en rond son chapeau, comme ahuri.

Soudain, il parle, et voilà que tout change en lui. Sa voix vient de très loin. Il n'est plus un mendiant implorant la pitié d'un homme riche et sans cœur. Il est un vieillard, fier d'un passé sans tache, s'adressant à un homme